

PRESSE

Les spéculations grimpent: «Pourquoi il pourrait être le prochain président», s'avance *Time*.



LUCY NICHOLSON REUTERS



BRIAN SWYDER REUTERS

SUPPORTERS

Pas encore candidat, les badges circulent déjà.

Obama «avec un “b”» L'irrésistible ascension

Pourrait-il devenir le premier président noir des Etats-Unis? Barack Hussein Obama, rock star de la politique américaine, raconté par Bruno Giussani.

Son nom d'abord. A Washington on raconte qu'un jour de début 2004 la députée de l'Illinois Jan Schakowsky a visité la Maison-Blanche arborant au revers de sa veste un badge qui disait «Obama». Voyant le badge, le président George W. Bush aurait sursauté. La politicienne, devinant ce qui lui passait par la tête – «Osama» –, l'aurait rassuré: «Obama, avec un “b”, monsieur le président», en lui expliquant de qui il s'agissait. «Je ne le connais pas», aurait répondu le président – «Vous le connaîtrez bientôt», lui aurait-elle répliqué.

Presque trois ans ont passé. Bush et une bonne partie des Américains le connaissent bien désormais, Obama «avec un b». Le magazine *Time* l'a mis en couverture sous le titre «Le prochain président»: il serait le premier Noir à occuper le bureau ovale. Son nouveau livre, *The Audacity of Hope (L'audace de l'espoir)* est un best-seller et sa tournée promotionnelle a vu des files de 1200 personnes attendant un autographe. Mais malgré cette popularité, son nom, ce nom insolite, continue de sonner faux à chaque syllabe: Barack Hussein Obama. Entendez, dans l'oreille de l'Américain moyen et un peu distrait, «Irak Saddam Osama». En théorie, cela devrait le classer d'office parmi les inéligibles.

Sur l'internet circulent des micros-trottoirs où le reporter demande, en prenant soin de bien épeler: «Est-ce que

Ba-rack-O-ba-ma continue de représenter une menace pour l'Amérique?» Et reçoit comme réponses des «oui» en série: «Il est toujours là dehors.» Avec un tel nom, le lapsus n'est jamais trop loin: l'autre jour CNN a montré une photo du barbu terroriste arabe avec le titre «Où est Obama?» – avant de se confondre en excuses.

QUARTIERS PAUVRES Le nom, donc. C'est peut-être son plus grand handicap. Parce que, pour le reste, Obama frise la perfection. Beau, grand, élégant, un sourire qui inspire la confiance et la sympathie, une réputation d'intégrité, une bonne repartie, 45 ans, deux filles et un mariage de toute évidence heureux avec une femme, Michelle, belle et décidée, chrétien pratiquant, sa biographie est irrésistiblement américaine: père noir du Kenya, mère blanche du Kansas, élevé dans des conditions modestes par ses grands-parents maternels aux îles Hawaï avec un bref interlude en Indonésie (où sa mère s'était remariée), études (grâce à des bourses) à l'Université Columbia de New York puis à l'Ecole de loi de Harvard, où il fut le premier Noir à présider la très prestigieuse *Harvard Law Review*, pour ensuite refuser les offres des grandes études d'avocats et devenir conseiller légal dans les quartiers pauvres et pleins de tensions raciales et économiques du sud de Chicago. ▶



FAMILLE Barack, sa femme, Michelle, et leurs deux filles: une famille américaine.

AFRIQUE Une identité raciale complexe: pas Afro-américain, mais Africain et Américain.

Avant d'entrer en politique, il écrit un premier livre en 1995, *Dreams of My Father (Rêves de mon père)*, dans lequel il raconte sa quête tourmentée du père qui l'avait abandonné quand il avait 2 ans pour retourner en Afrique, et de son identité raciale, et dans lequel il avoue avoir fumé des joints et essayé de la cocaïne quand il était adolescent, «reflet d'un âge de trouble et de confusion». Cela ne l'a pas empêché d'être élu au Sénat de l'Etat de l'Illinois en 1996, où il s'est vite fait remarquer par sa connaissance des dossiers et sa capacité à travailler efficacement tant avec les démocrates (son parti) qu'avec les républicains.

NAISSANCE D'UNE STAR POLITIQUE Puis, fin juillet 2004, c'est le pays entier qui l'a découvert. Il venait de se porter candidat au Sénat de Washington, avec une élection pratiquement assurée suite à un scandale qui avait emporté son opposant républicain. Il a été invité à donner le «keynote», le discours le plus important lors de la Convention du Parti démocrate qui devait officialiser la candidature de John Kerry à la présidence contre Bush. Les stratèges du parti doivent avoir pensé que son visage frais et son allure moderne allaient compenser la froideur figée et un peu funéraire de Kerry.

Ce qu'ils n'attendaient pas, c'est qu'Obama, dans un discours magnifique, optimiste et rassembleur, plante un mot en plein milieu du paysage politique – espoir, «la pierre faitière de ce pays» –, s'offrant implicitement de l'incarner, et que ces dix-sept minutes en direct à la télé marquent la naissance d'une rock star de la politique. Ceux qui étaient dans la salle ont eu l'impression de voir l'avenir du pays. Le matin suivant, la presse a commencé à

parler du jeune Noir comme d'un possible présidentiable. Et n'a plus arrêté.

Elu – seul Noir – au Sénat en novembre 2004, Obama n'a jusqu'ici pas fait de faux pas majeurs. Il a montré du respect pour les «sénateurs seniors», comme il sied à un «junior», et s'est engagé sur des terrains consensuels comme la réforme de l'éthique parlementaire: personne n'est en faveur de politiciens corrompus. Dans un épisode qui illustre son style et son approche, il y a une année, il a voté contre la nomination du juge John Roberts à la Cour suprême, sur proposition de George Bush. Mais quand des voix

Obama transcende les catégories, il est un Noir auquel les Blancs peuvent imaginer donner leur vote.

(notamment de blogueurs démocrates) se sont levées pour critiquer et insulter d'autres sénateurs démocrates qui avaient voté en faveur de Roberts, Obama a publiquement pris leur défense: la meilleure façon de bloquer l'élection de juges conservateurs, a-t-il écrit, «est de s'engager pour gagner les élections, pas d'attaquer et de diffamer vos amis».

FAÇON KENNEDY Charismatique, calme et réfléchi, quand Obama parle en public, un phénomène étrange se produit: les Noirs se montrent plutôt réservés, ils s'échan-

gent des coups d'œil complices, comme si c'était trop beau pour être vrai, alors que les Blancs ne cachent pas un enthousiasme parfois à la limite de l'hystérie. Les commentateurs tracent des parallèles avec le premier Bill Clinton ou même avec l'adoration des Kennedy dans les années 60.

C'est que, malgré la couleur de sa peau, par son histoire personnelle et son discours, Obama transcende les catégories raciales, sociales et idéologiques traditionnelles de la politique américaine. Obama est un Noir auquel les Blancs peuvent imaginer donner leur vote. Quand il leur parle, ses mots ne sont jamais une tentative de les culpabiliser, comme chez beaucoup d'autres leaders noirs, tel Jesse Jackson, issus de la lutte pour les droits civils et d'une longue histoire qui remonte à l'esclavagisme, et qui essaient encore d'en réparer les torts.

Dans son nouveau livre, Obama reconnaît leur rôle essentiel: «Historiquement, ce ne sont pas toujours les pragmatiques, les voix raisonnables ou la force du compromis qui ont créé les conditions de la liberté.» Mais il ajoute: «La culpabilité blanche est largement épuisée en Amérique.» Cet héritage-là n'est pas le sien: il n'est pas Afro-Américain. Il est Africain (de père) et Américain (par sa mère, qui avait même un peu de sang cherokee). C'est probablement cette difficulté à se définir sur le plan identitaire qui explique sa recherche constante de «ce qui unit plutôt que ce qui divise». Il est démocrate mais pas partisan. Il ne considère pas l'autre parti comme mauvais a priori.

Ses positions politiques dépassent et débordent les clivages, réunissant solidarité sociale, protection de l'environnement («gauche») et responsabilité individuelle («droite») dans un message plein



CONVENTION Le discours à la Convention démocrate 2004 qui l'a fait connaître au pays.

de candeur et d'optimisme, dépourvu de cynisme. Même ceux qui ne sont pas d'accord avec lui sont à l'aise avec ce désaccord, parce qu'ils sentent qu'il est authentiquement intéressé à leur point de vue.

CANDIDAT? La question de savoir si Obama va se porter candidat à la présidence est le sujet qui obsède les discussions sérieuses comme les *gossips* aux Etats-Unis. Tout le monde, à gauche comme à droite, part du

principe que tôt ou tard il le fera, et qu'alors il sera certainement élu. Mais quand? En 2008 déjà? Ce n'est pas exclu. Le sénateur pourrait se déclarer dans les tout prochains jours (ou dire qu'il ne sera pas dans la course, cette fois du moins).

De différentes manières, en se rendant au New Hampshire, petit Etat qui sera la première étape du long processus électoral, ou en recevant l'appui explicite du milliardaire George Soros, grand pour-



CONFUSION Un nom pas facile à porter, même CNN mélange ses «b» et «s»: Obama ou Ossama?

voyeur de fonds des campagnes démocrates, ces dernières semaines, Obama a donné l'impression de préparer le terrain pour une candidature. Trois autres démocrates ont déjà inscrit leur nom sur la liste: le gouverneur de l'Iowa Tom Vilsack, le sénateur de l'Indiana Evan Bayh et l'ex-candidat à la vice-présidence de Kerry en 2004, John Edwards. Sauf candidature surprise de l'ex-président Al Gore (*L'Hebdo* du 31 août 2006), le vrai concurrent d'Obama pour la nomination démocrate serait toutefois Hillary Clinton, qui s'y prépare depuis six ans et qui pourrait également découvrir ses cartes sous peu.

Hillary-Barack. Ce serait un choc sans précédent. Elle pourrait devenir la première candidate femme à la présidence des Etats-Unis. Lui, le premier candidat noir. Sexe et couleur: lequel va peser le plus dans le choix des démocrates? Et l'Amérique, qui n'a jamais élu que des Blancs mâles, est-elle prête pour l'une ou pour l'autre? En fait, les sondages indiquent que, 218 ans après George Washington, ce point de bascule n'est peut-être plus trop loin.

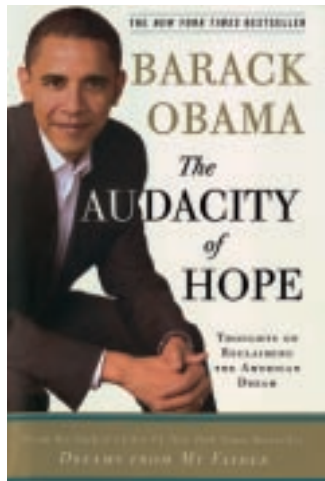
COMPARAISON AVEC HILLARY C'est justement dans la comparaison directe avec Hillary Clinton que l'unicité d'Obama ressort. Elle est perçue comme figure polarisatrice, lui comme politicien consensuel. Elle est introvertie, solitaire, calculatrice, froide. Lui est extraverti, sociable et empathique. Elle a 60 ans, lui 45. Elle est une figure publique depuis très longtemps, lui depuis avant-hier. Une verveur politique que les partisans de Clinton lui reprochent: «Un débutant pas encore prêt à monter sur scène», sans expérience de gouvernement ni de politique étrangère.

Mais ce n'est pas forcément une faiblesse. Indépendamment de la couleur

LE «MANIFESTE» D'OBAMA

Extrait de *The Audacity of Hope*, le nouveau livre de Barack Obama (pas disponible en français):

«Je suis contre les politiques qui favorisent systématiquement les riches et les puissants au détriment des Américains moyens. Le gouvernement a un rôle essentiel pour garantir des opportunités à tous. Je crois dans l'évolutionnisme, l'approche scientifique, et que le changement climatique est un fait. Je crois dans la liberté d'expression, fût-elle politiquement correcte ou incorrecte (...). Je suis également prisonnier de ma biographie: je ne peux regarder l'expérience américaine qu'à travers les yeux d'un homme noir à l'héritage mixte (...). Je pense également que mon parti peut parfois être suffisant, éloigné de la réalité et dogmatique. Je crois dans le libre marché, la concurrence et l'entrepreneuriat (...). J'aimerais que le pays ait moins d'avocats et plus d'ingénieurs. Je pense que les USA dans le monde ont plus souvent été une force du bien qu'une force du mal. J'entretiens peu d'illusions sur nos ennemis. J'admire le courage et la compétence de nos soldats. Je rejette la politique basée uniquement sur l'identité raciale ou sexuelle. Je crois (...) que nos valeurs sont au moins aussi importantes que le produit intérieur brut.»



BEST-SELLER *L'audace de l'espoir*, son nouveau livre-manifeste, est en tête des ventes.



HILLARY CLINTON Präsidentsélections 2008: première candidate femme ou premier candidat noir?

de sa peau, Obama représente une nouvelle génération, les «post-baby-boomers». Pendant quarante ans, la politique américaine a été dominée par la génération du Vietnam, de la révolution sexuelle et de la pilule, des désordres dans les universités, de Woodstock et des déchirements socioculturels. En 2004 encore, la campagne électorale avait été centrée sur ce que Kerry ou Bush avaient fait (ou pas fait) pendant le Vietnam. Obama est au-delà: il n'avait que 13 ans quand la guerre prit fin; les manifs à l'uni de Berkeley, il les a étudiées dans les livres. Elles sont un pan de l'histoire américaine, pas de son histoire personnelle.

LA QUESTION IRAKIENNE Il se pourrait que l'Amérique soit aussi au-delà. Où que l'on voyage aux Etats-Unis ces jours, on sent monter chez les Américains un irrésistible désir de nouveauté, de fraîcheur, de tourner la longue page de la politique partisane et idéologique si bien exprimée depuis vingt ans, sur les deux fronts, par les clans Bush et Clinton. Face à la jeunesse d'Obama, tous les autres – Clinton, Kerry, Gore et, sur le front républicain, le favori John McCain – semblent soudainement si vieux, voyageant avec des bagages politiques encombrants et une vision du monde et de la société révolue (c'est peut-être un peu moins vrai pour Gore, figure de proue de la lutte contre le changement climatique).

La campagne est encore longue, pleine de «si» et de «mais», à commencer par l'incertitude sur la candidature de Clinton et d'Obama eux-mêmes. Et le poids des attentes en a broyé d'autres. S'il devait décider de se présenter, le sénateur noir serait confronté à un dilemme: comment continuer à tenir un discours tout en unité et en nuances, et en même

temps faire des choix marquants. De ceux qui vous profilent comme politicien et vous font apparaître comme un président fort et décidé.

Avoir vu juste sur la question centrale de la politique américaine d'aujourd'hui – l'Irak – est un atout. Sa position a été claire dès le début. Bien avant d'être élu au Sénat, Obama manifestait son opposition à l'invasion. Pragmatique, il n'est pas contre la guerre en général – «parfois la guerre est une option» –, juste contre «des guerres stupides». Hillary Clinton, elle, avait voté pour donner à Bush le pouvoir d'aller en Irak.

DOUBLE CATHARSIS Obama à la Maison-Blanche représenterait pour l'Amérique une double catharsis. Le premier président noir, acte de réconciliation ultime, qui scellerait la fin d'une époque. Un visage nouveau aussi, symbole d'un commencement. Peu importe alors une expérience gouvernementale limitée: ce que de nombreux Américains cherchent dans le brouillard actuel de leur panorama politique est quelqu'un en qui avoir enfin confiance.

Même s'il a fumé un joint dans sa jeunesse. Et même peut-être grâce à cela, pour l'avoir avoué spontanément, sans calcul politique. La «révélation» a été relancée ces derniers jours par la presse comme s'il s'agissait d'un scoop, mais s'est vite dégonflée. Parce que la comparaison est impitoyable: Bill Clinton est l'auteur de la phrase la plus hypocrite du siècle en matière de drogue: «J'ai fumé mais je n'ai pas inhalé.» George Bush a un passé de dépendance à l'alcool, qu'il aimerait qu'on oublie. Obama «avec un b» est candidate. Oui, j'ai fumé, «j'aurais pu devenir un junkie», écrit-il dans son premier livre. Il pourrait en revanche, en 2008 ou plus tard, devenir président. |